



On se cherche une cause
depuis 1977

V.90 N.07

Montréal, le mardi 19 septembre 2000

www.delitfrancais.com

La fin du système de santé canadien? [page 3]

nouvelles

«Nous les peuples...»: l'ONU à 55 ans

[page 6-7]

culture

Perfume de Gardenias

[page 9]

Chili: là où la terre se termine

PAR MÉLISSA SANTERRE

A l'occasion de l'anniversaire du Chili qui avait lieu hier, le 18 septembre, de nombreux Chiliens, maintenant devenus citoyens québécois, se sont regroupés ici, à Montréal, pour célébrer la fête de leur pays.

Même s'il se porte mieux aujourd'hui, le Chili n'a pas eu beaucoup de répit depuis les trente dernières années. Une masse de Chiliens se sont exilés en terres nouvelles pour éviter les mauvais sorts réservés à ceux qui souhaitaient la révolution. Augusto Pinochet, ou celui dont l'idéal s'est imposé sur une population aux désirs refoulés, a été l'initiateur d'une période de grandes souffrances

qui encore aujourd'hui fait sentir ses répercussions.

Certains des réfugiés qui se sont rassemblés n'ont qu'un vague souvenir de tout cela, mais ils ne sont pas pour autant indifférents quant à l'avenir de leur nation et non moins insensibles au sort que l'on réserve à l'ex-dictateur, Augusto Pinochet. Une question qui certainement parcourt leur esprit depuis longtemps mais qui, sans doute, reste sans réponse ; pourquoi tant de souffrance pendant toutes ces années ? Il faut tout d'abord se rappeler l'événement déclencheur, la mort du président Allende, survenu il y a de cela 27 ans ; le 11 septembre 1973. La population chilienne se souviendra longtemps de cette date qui fut le début d'une période remplie de souffrance et de répression.

Augusto Pinochet, Général de l'armée chilienne, prend le pouvoir complet du pays après avoir trahi un gouvernement démocratique. En effet, Pinochet, qui est alors à la tête de l'armée, a prévu depuis longtemps son coup d'état. Avec le support des États-Unis, dont les intérêts sont liés au même idéal, Pinochet voit très tôt les avantages d'éradiquer la pensée socialiste-marxiste pour faire place à une base fasciste (qui sera, bien entendu, dirigée par lui-même) et à l'adoption d'une économie capitaliste. En même temps, il prévoit une répression systématique du peuple engagé avec les gouvernements

précédents. Son excuse (parce qu'il en a sûrement une) est de vouloir sortir le pays de la pauvreté qui l'afflige et de permettre à la population de pouvoir se façonner une meilleure qualité de vie.

Alors suivent les morts, les torturés et les disparus qui, pour la plupart, n'avaient en tête qu'une pensée égalitaire et socialiste. Pendant plusieurs années, une répression incroyable s'abat sur le peuple chilien. Mais la masse garde espoir et continue de crier tout haut. Finalement, après 17 années de dictature, les Chiliens l'emportent sur le général. Le 4 mars 1990 a lieu un référendum et on fait place à une nouvelle ère «démocratique». Quant à notre ami Pinochet, malgré sa défaite, il reste protégé par les forces armées et la droite nationale. Il garde même son siège au Sénat, position à vie qu'il s'était lui-même attribuée au début de son règne. Toutefois, en 1998, le bouclier qui le protégeait de l'impunité s'effondre alors qu'il est mis en arrestation lors d'un passage à Londres. On reconnaît qu'il a violé les Droits de l'homme et on veut qu'il soit jugé en Espagne. Après des mois de dit-emprisonnement, Pinochet retourne au Chili en mars 2000 après que l'on ait annoncé que sa condition physique se détériorait. Aujourd'hui, au lendemain de l'anniversaire de son pays, même s'il a perdu son siège au Sénat, Pinochet n'a toujours pas terminé avec les procédures judiciaires. Âgé de 84 ans, certains croient qu'il n'est plus en mesure de subir un procès.

Que pensent les enfants de ceux et celles qui ont souffert à cause du dictateur chilien ?

C'est justement ce que nous avons tenté de savoir. Ici, à Montréal, les Chiliens sont en grand nombre. Ils ont pour la majorité assimilé la plupart des aspects de la culture québécoise et malgré leurs différences, ils se sont très bien intégrés au sein de la population montréalaise. Mais il y a toujours un sentiment d'appartenance qui prend une bien grande place dans leurs têtes et dans leurs coeurs. Pendant que la fête faisait grandir ses chants et ses rires, certains d'entre eux ont accepté de parler de leur pays ; de ce qu'ils ressentent face à celui qui les a trahis, de ce qui se passe avec les membres de leurs familles qui sont toujours là-bas, et de ce qu'ils espèrent pour l'avenir de leur nation. Tous ou presque ont parlé de l'exil d'un ou plusieurs membres de leur famille à la suite des mauvais traitements reçus pendant la répression. Et si certains disent que la situation du Chili s'est améliorée, et bien d'autres répondent que l'argent a servi à agrandir le fossé entre les riches et les pauvres. Bien sûr, la foule chilienne ne pourra jamais effacer de sa mémoire le souvenir des 17 années de douleur morale et physique qu'elle a affrontée. Comme expliquait une des jeunes Chiliennes présente à la fête, «il ne faut pas faire oublier le passé, mais il faut regarder vers le futur pour le progrès de notre pays».

C'est ainsi que la fête d'une nation prit fin, après les chansons et la redécouverte d'une culture. Peut-être ont-ils tous pris le temps d'écouter monsieur P, mais au rythme où allaient les choses, ils ont dû bien vite l'oublier. Qu'adviendra-t-il de son sort ? ☺



L'ex-dictateur: vieux et malade

C4

C Pavillon
Pavilion4 Etage
Floorle délit français
the McGill Dailymetteurs en pages
layout geeksjournalistes
journalistsphotographes
photographersInternauts / correcteurs
internauts / correctorsTOILETTES / AÉUM
RESTROOMS / SSMU

*le délit français,
meilleur pour votre santé que
notre système public*

réunions chaque mardi

17h30

Shatner B-03

Privé ou public, là est la question!

PAR ANNIE SABOURIN

Mardi dernier, le premier ministre Jean Chrétien et ses homologues provinciaux annonçaient fièrement l'injection de 23,4 milliards de dollars dans le système de santé canadien. À quelques mois des élections fédérales, il semble donc que la santé se retrouve au cœur de l'actualité. C'est dans ces circonstances que s'est déroulé jeudi dernier à McGill un colloque sur la santé intitulé «Les forces et les faiblesses du système de santé canadien».

Portant principalement sur le débat entre le public et le privé, ce colloque organisé par un groupe indépendant d'étudiants en médecine dirigé par Elizabeth Krakow, était orienté vers les étudiants en médecine et les professionnels de la santé. Quatre orateurs provenant de milieux différents formaient le panneau, soit Dr Paul Saba M.D., un médecin-activiste, Professeur Alan Patten Ph.D. du département de science politique de McGill, Dr J. Edwin Coffey, l'ancien président de l'association médicale du Québec, et Mme Judy Wasczykcia-Leis, la critique fédérale de la santé du NPD.

Au cours des deux heures trente qu'a duré le colloque, chacun des orateurs a offert au public présent sa vision du système de santé canadien ainsi que quelques solutions possibles aux problèmes que nous connaissons. Puisque spécialisé en science politique et non dans le domaine de la santé, Professeur Patten s'est penché sur le côté décisionnel entourant la santé. Croyant en un système plus démocratique basé sur les principes de publicité, de contestation et de responsabilité, il a prôné la sagesse de la multitude telle que présentée par Aristote. Cette dernière affirme qu'un groupe formé d'experts et de gens ordinaires généreraient des réponses socialement plus acceptables qu'un petit groupe d'experts prenant les décisions derrière des portes closes, comme cela se fait dans notre société.

Les trois autres orateurs ont par la suite pris position par rapport à un système privé ou public, délaissant le côté politique. Dr Coffey a sans doute été celui ayant suscité la plus grande réaction du public en raison de sa position controversée. «Le système de santé du Canada se classe 30e en performance

ce générale» a-t-il affirmé avant de prendre position pour un système de santé à deux vitesses, c'est-à-dire à la fois public et privé. Toujours en partie public, car selon lui nous sommes trop dépendants de l'assurance-maladie pour nous en défaire complètement, mais aussi privé, mettant ainsi l'accent sur l'individu, ses responsabilités et sa liberté individuelle. Il propose donc une nouvelle approche avec deux aspects nouveaux soit un plan d'épargne financé par le consommateur et l'employeur permettant ainsi de payer pour les soins lorsque nécessaire et une agence d'achat d'assurance-santé pour que tous soient assurés.

Quant au Dr Saba et à Mme Wasczykcia-Leis, ils ont tous deux prôné, comme la majorité des personnes présentes, les mérites de notre système de santé public, allant ainsi à l'encontre des propos du Dr Coffey. Tout d'abord, Dr Saba s'est prononcé contre la privatisation en affirmant qu'elle n'améliorerait pas les soins mais coûterait plus cher au gouvernement, comme cela s'est vu au Royaume-Uni. Selon lui, les problèmes actuels du système sont dus au manque de financement et à de mauvaises décisions gouvernementales. Il faudrait donc injecter plus d'argent dans le système de santé, comme nos dirigeants viennent tous juste de faire, et aussi enlever le pouvoir décisionnel d'entre les mains des bureaucraties, cela dans le but d'assurer une meilleure gestion.

De son côté, Mme Wasczykcia-Leis a bien fait rire le public en qualifiant l'idée du Dr Coffey des plus amusantes qu'elle ait entendues depuis longtemps. Elle a ensuite soutenu sa rhétorique habituelle en assurant que «nous avons le meilleur système de santé au monde malgré les problèmes qui le rongent

actuellement.» Sur la question de ces problèmes, elle est d'ailleurs en accord avec Dr Saba et Professeur Patten sur le fait qu'ils viennent en majeure partie des mauvaises décisions du gouvernement. Il serait donc avantageux de faire des changements à ce niveau. De plus, il n'y a aucune preuve que la privatisation corrigera les défauts du système actuel. Il serait donc plus avantageux, selon elle, pour le Canada de conserver son système actuel de santé basé sur des valeurs chères aux Canadiens.



Docteur Coffey: favorise un système à deux vitesses

Malheureusement, deux faits sont venus quelque peu assombrir cette soirée très divertissante et instructive, soit le début retardataire en raison de l'absence du Dr Saba et la très longue durée du colloque qui a poussé une grande partie de l'assistance à quitter avant la fin et ainsi à ne pas entendre les dernières interventions. Toutefois, l'important est de garder en mémoire les quelques solutions apportées par les divers intervenants, solutions qui méritent d'être étudiées et approfondies. Espérons qu'elles donneront des idées aux divers paliers de gouvernement lorsque viendra le temps d'intervenir dans le domaine de la santé. ☺



Trois docteurs québécois et une députée manitobaine présentent leurs solutions pour le système de santé canadien

Le Délit français

Le Délit français est publié par la Société de publications du Daily. Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal.

Imprimé par Payette et Simms inc.
Le Délit est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse universitaire indépendante du Québec (PUIQ).

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.
ISSN 1192-4608

Le Délit français

rééditeur en chef

Jérôme Lussier
direction@delitfrancais.com

chef de pupitre, nouvelles
Philippine de l'Serclaes
Céline Furi
nouvelles@delitfrancais.com

chef de pupitre, culture
Jonathan Arès
Évangéline Faucher
culture@delitfrancais.com

coordonnateur de la mise en pages
Fon de Vuono-powell

coordonnateur de la photographie
Bartek Komorowski

coordonnateur de la correction
François Pradella

coordonnateur du site internet
Dominic Côté

coordonnatrice de la pizza
Sonia Ziadé

collaboration
Gabriel Béland
Noemi Giannichele
Timothy Hortons
Rami Massie
Pierre-Alain Parfond
Josée Poirier
Anne-Marie Rollin
Annie Sabourin
Mélissa Santerre
James Yap

Le McGill Daily
coordination à la rédaction
Ben Erret

gérance
Marian Schrier

assistance à la gérance
Pierre Crowley

publicité
Sasha Deschênes
Boris Shedor

photocomposition et publicité
Cameron Campbell

L'usage du masculin dans les pages du Délit français vise simplement à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

www.delitfrancais.com

courrier@delitfrancais.com

3480 McTavish, bur. B-03
Montréal, Québec, H3A 1X9
Téléphone: (514) 398-6784
Télécopieur: (514) 398-8318

PUBLICITÉ
Téléphone: (514) 398-6790
Télécopieur: (514) 398-8318

Safari journalistique montréalais

PAR ANNE-MARIE ROLLIN, SONIA ZIADÉ ET JÉRÔME LUSSIER

Les étudiants de l'UQÀM ne contribuent pas monétairement à leur journal. Le Link de Concordia ne paie pas de loyer, tout comme le Tribune de McGill d'ailleurs. La Daily Publication Society (qui publie le Daily et le Délit) dispose d'un budget de plus de 330 000 dollars; le Concordian de 50 000 dollars. Les rédacteurs du Montréal Campus financent la moitié de leurs salaires en vendant des beignes.

Derrière des apparences (et des propos) souvent semblables, l'organisation des journaux étudiants montréalais varie de façon significative. Un coup d'œil rapide sur quelques indicateurs clés permet de donner une idée de la situation: un exercice particulièrement pertinent alors même qu'une poursuite judiciaire menace le Daily/Délit de faillite.

	Fondation	Fréquence de publication	Copies	Pages	Budget (\$)	Loyer	Postes payés	Salaires
Montréal Campus (UQÀM)	1979	bimensuel	18 000	20	148 000 - 149 000	local fourni par l'UQÀM	7	245\$/numéro
Quartier Libre (UdeM)	1993	hebdo	15 000	24	130 000 - 140 000	469\$/mois	6	250\$/numéro
The Link (Concordia)	1980	hebdo	10 000	16-24	150 000	local fourni par Concordia	0	n.d.
The Concordian	1982	hebdo	10 000	20-24	50 000 - 60 000	local fourni par Concordia	6	100\$/semaine
McGill Tribune	1981	hebdo	12 000	30	n.d.	local fourni par l'AÉUM	22	250\$/session
Daily	1911	bihebdo	11 000	12-16	330 000	1440\$/mois	14	220\$/mois
Délit	1977	hebdo	11 000	12-16			7	

B R È V E S

Le début des Jeux de Sydney; la fin de la carrière de Dick Pound?

Comme vous le savez peut-être, le chancelier de l'Université McGill, Richard Pound, est également le Vice-président du Comité International Olympique (CIO). Toutefois, les Jeux de Sydney seront les derniers de M. Pound en tant que VP du CIO puisque son mandat est échu. Il devra attendre encore au moins quatre ans s'il veut succéder à Antonio Samaranch en

tant que président du CIO. En entrevue au Délit l'an dernier, M. Pound nous avait assuré que même si le poste de président lui était accordé, il continuerait d'être aux services de McGill. (Sonia Ziadé)

Éducation plus chère et de piètre qualité

Les universités ont beau augmenter les frais de scolarité chaque année, ce ne sont pas les étudiants qui en bénéficient.

En effet, bien qu'un rapport de Statistique Canada révélait récemment que les frais pour le premier cycle de la faculté des Arts avaient augmenté de 3 p. cent à travers le Canada l'an dernier, les étudiants manquent de plus en plus de ressources. À titre d'exemple, une autre étude de Statistique Canada publiée la même semaine rapportait un déclin du nombre de professeurs dans les universités canadiennes. (Sonia Ziadé) ☩

Le procès du Délit se poursuit

Le Délit français, le McGill Daily et l'AÉUM se représenteront devant la Cour Supérieure du Québec, le 21 septembre, afin de décider si les journaux étudiants pourront conserver le local qu'ils occupent depuis plus de trente ans. Peu importe ce que la Cour décidera, le Délit français continuera chaque semaine de vous apporter les nouvelles qui vous concernent. (Sonia Ziadé)

Sydney: des jeux à demi verts

PAR GABRIEL BÉLAND

Les Jeux Olympiques sont reconnus pour leurs associations commerciales lucratives avec des entreprises transnationales aux fins et moyens souvent opposés à l'idéal olympique; Sydney ne déroge pas à la règle, mais entre les McDonald's, Coca-Cola et autres, la progressiste Greenpeace vient brouiller les cartes.

C'est bien connu, le chemin de la flamme olympique n'est pas emprunté que par le porteur. Très souvent, il devient le lieu des doléances et récriminations de «groupes d'intérêts». À la vitesse du flash, ces ONG voient leurs slogans gagner une portée planétaire. À Sydney, les droits des aborigènes australiens sont les grands gagnants de cet activisme olympique. Par contre, Greenpeace, qui aurait très bien pu utiliser les mêmes techniques, a décidé, à défaut d'emprunter la voie alternative, de participer aux Jeux de plain-pied.

Village olympique muni de capteurs solaires, stade bâti sur un ancien dépotoir réaménagé, transports en commun comme seul moyen de gagner le site (mise à part la marche à pied et le rouli-roulant, bien entendu...), les hôtels olympiques qui, pour une partie de leurs besoins en eau et en électricité, recueillent pluie et soleil... Voilà ce qu'est Sydney 2000, les premiers «Jeux Verts», tel que Greenpeace se plaît à les nommer. Mais, plus encore, les efforts de l'organisation de Vancouver laisseront des traces qui débordent du simple cadre australien: deux des trois principaux commanditaires des Jeux ont fait connaître leur volonté de cesser d'utiliser des agents réfrigérants dommageables à l'écosystème,

me, tels le CFC et le HFC.

En effet, Coca-Cola et Unilever (Streets Ice Cream) ont annoncé qu'elles cesseront d'acquérir des appareils de réfrigération et de congélation utilisant ces gaz, d'ici 2004 et 2005 respectivement. «Le fait que d'importantes compagnies comme Unilever, Coca-



Les jeux «Down Under»

Cola ou Foster's fuient les HFC comme la peste démontre le pire futur qui leur est réservé...» de dire Corin Millais, chargée de campagne à Greenpeace, par voie de communiqué. Ces victoires occultèrent les vains efforts déployés par les verts pour faire ployer McDonald's, qui a refusé de s'y engager.

Toutes ces victoires ne sont pas dues à un comité organisateur plus écolo que les précédents. Cependant, il faut comprendre qu'en 1993, lorsqu'on étudiait les candidatures olympiques, la candidature australienne avait un plus: elle se targuait d'être un modèle en matière d'environnement.

Suite à sa victoire, les «Environment Guidelines» qui avaient été déposés avec le dossier, prirent force de loi, après adoption par le gouvernement provincial de la Nouvelle Galles du Sud. Deux groupes furent nommés pour scruter le travail du comité organisateur: Greenpeace et Green Games Watch 2000. Dès lors, chaque dérogation du comité fut reçue par les hauts-cris des deux groupes, qui en appelaient au respect de la loi. Bien que des ajustements positifs furent effectués, plusieurs projets ont été avortés, faute de motivation de la part des autorités olympiques.

Ainsi, la baie Homebush, qui fait face au site olympique devait être nettoyée, étant un des cinq cours d'eau les plus pollués au monde. Le gouvernement provincial en avait fait l'annonce en 1997; depuis, rien n'a été mis en branle. Ensuite, les constructions olympiques auraient dû être exemptes de

PVC, or ce matériau fut abondamment utilisé. De plus, aucune des marchandises aux couleurs olympiques ne fut fabriquée en concordance avec les «Environment Guidelines».

Ces ratés et plusieurs autres firent dire à Green Games Watch 2000 que ces Jeux étaient plus à demi verts que verts.

Est-ce demi-victoire ou demi-défaite? Greenpeace croit au petit triomphe: «Lillehammer, Atlanta, Nagano et d'autres villes olympiques firent toutes des efforts pour inclure la protection de l'environnement dans le cadre des Jeux. Par contre, aucune autre ville hôte n'a tenté d'incorporer le respect de l'environnement aussi systématiquement que Sydney l'a fait», pouvait-on lire dans le «Bulletin de notes» qui relatait les succès et ratés de l'entreprise olympienne.

Par contre, le CIO (Comité International Olympique) ne semble pas avoir mordu à l'hameçon vert: la candidature d'Athènes est réputée pour être une des moins respectueuses de l'environnement, or, elle a été retenue pour les Jeux d'été de 2004. A défaut d'avoir réformé les Jeux Olympiques, Greenpeace peut se targuer d'avoir vaincu de puissantes multinationales. Il a démontré toute sa force en tant que groupe de pression lors de son bras-de-fer avec les grands commanditaires, en ce qui a trait aux agents réfrigérants. Dans ce dossier, il a su faire bouger la grande entreprise plus promptement que le protocole de Kyoto et l'ONU n'ont pu le faire en huit ans. ☐

Sydney 2000: le «trip» ultime

PAR NOEMI GIANMICHELE

En effet, quelques jours seulement après la spectaculaire ouverture des Jeux Olympiques et du magistral serment prononcé par l'ensemble des athlètes de ne «jamais se doper ou prendre de drogues», on est en droit de se poser des questions. En deux jours, six athlètes de différentes équipes ont déjà été disqualifiés, sans compter les participants qui n'ont même pas eu l'occasion de poser le pied sur le sol australien, comme par exemple, en Chine, où six des sept coureurs ainsi que Ma Jurean ne participeront pas à cause du résultat des tests de dopage.

D'autre part, les toutes récentes prouesses techniques, cinq records du monde pulvérisés en une seule journée de natation; ainsi que d'autres performances impressionnantes, rendent toute épreuve d'endurance suspecte. On ne sait plus si l'on regarde une compétition entre athlètes ou entre laboratoires pharmaceutiques. Le doute s'installe et le plaisir en est gâché.

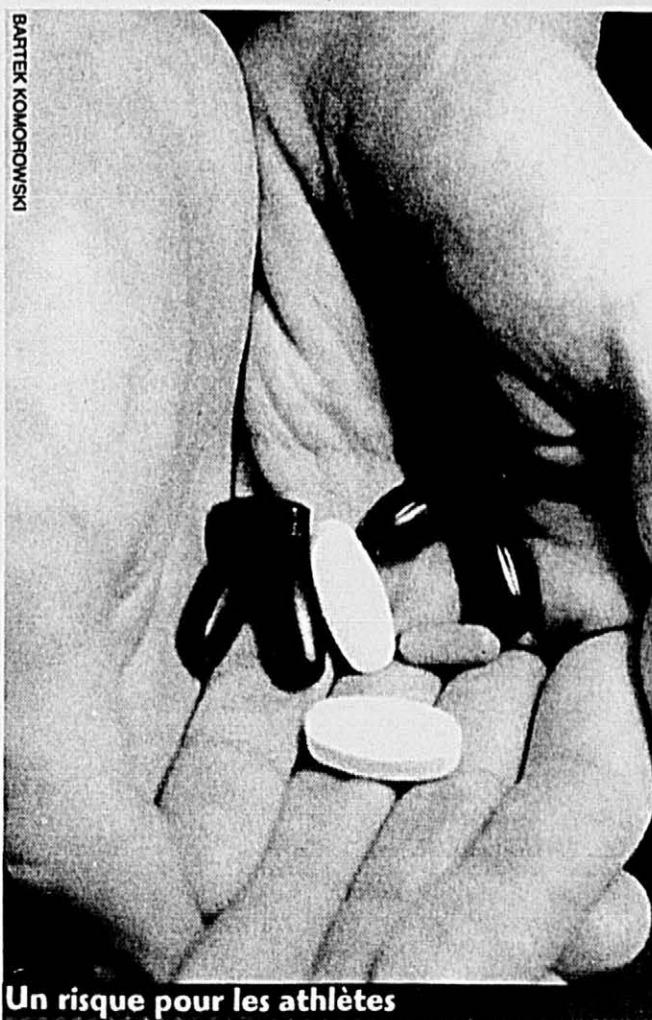
Le président du CIO, J.A. Samaranch, est formel: «le message est clair, c'est une nouvelle bataille contre le dopage» qui commence. En trente ans de lutte contre le dopage, ces deux dernières années ont été tout particulièrement productives. Le 10 novembre 1999, l'Agence Mondiale Antidopage (AMA) a vu le jour, alors que le 1er janvier 2000 est apparu le nouveau «code médical»: le «code antidopage», qui entre alors dans la constitution du

Mouvement Olympique. Rien qu'en Australie, les athlètes sont soumis depuis 15 mois à plus de 7 500 tests contre toutes sortes de drogues, ce qui représente 50 p. cent de plus qu'à Atlanta. Plus de 80 000 de dollars de fonds ont été débloqués pour ces toutes nouvelles mesures, et ces jeux se présentent comme étant les plus contrôlés de l'histoire des Olympiques.

Malgré toutes ces mesures, quelques types de drogues restent encore indétectables. Les premiers sont les stéroïdes anabolisants, qui augmentent la masse musculaire et réduisent la quantité de tissus adipeux; ils ne se détectent pour le moment que dans l'urine si et seulement si ils sont présents en très grande quantité. Autre type très similaire, les hormones de croissance, sont-elles complètement indétectables, mais le CIO, confiant, espère

trouver une solution dans les prochains mois. L'érythropoïétine (EPO), quant à elle, n'est toujours pas laissée de côté quoique les nombreux tests rendent son utilisation risquée. En dernier lieu, les injections de sang ainsi que d'autres substituts (très dangereux) qui favorisent l'endurance, sont toujours indétectables et aucun test n'est prévu.

Le noble message des Jeux Olympiques, «l'essentiel n'est pas d'avoir conquis, mais de s'être bien battu», s'écroule devant les dures réalités du sport moderne. On se surprend malgré tout à croire à toutes les déclarations et promesses de ces nouveaux Jeux en espérant que toutes ces mesures rétabliront l'égalité lors des compétitions, mais surtout, et on l'oublie trop souvent, protégeront la vie des athlètes et la beauté du sport. ☐



Un risque pour les athlètes

«Nous, les peuples...» : l'ONU

Lors du «Sommet du Millénaire», convoqué par l'Organisation des Nations Unies (ONU) en septembre dernier, les dirigeants de quelque 150 pays ont répondu à l'appel du Secrétaire Général Kofi Annan et se sont engagés à repenser l'ONU. Dans leur «Déclaration du Millénaire», ils ont réaffirmé les principes fondamentaux de l'ONU qu'ils qualifient d'«indispensables pour la stabilité politique et environnementale».

Le rôle de l'ONU en tant que défenseur de la paix a été l'un des sujets les plus controversés de la conférence. Aux cours des années 90, l'ONU a vu sa crédibilité s'effriter à la suite de missions désastreuses en Europe et en Afrique. La nécessité de revoir les missions de maintien de la paix a fait l'unanimité, mais la nature de ces interventions - surtout dans le cas de conflits internes - a été l'objet de débats plus corsés. Il s'agissait de trouver le juste milieu entre le principe de la souveraineté des États et le respect de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme.

Historiquement, et particulièrement lors du Sommet, le Canada s'est avéré un ardent partisan d'une ONU activiste. Lors de son allocution au Conseil de sécurité de l'ONU, le Premier ministre Chrétien a soutenu que «la paix ne dépend plus seulement de la sécurité des frontières mais aussi de la sécurité des popula-

tions». Il faut donc en assurer la protection. «La sécurité des États est certes essentielle, poursuit M. Chrétien, mais elle n'est pas une sauvegarde suffisante pour assurer la sécurité et le bien-être des personnes».

Le Premier ministre de la Grande-Bretagne, Tony Blair, ainsi que le Président des États-Unis, Bill Clinton, ont tous deux abondé dans ce sens. À ce titre, M. Clinton a précisé que l'ONU avait le devoir d'intervenir dans les conflits internes si les droits des minorités sont menacés, comme ce fut le cas dans l'ex-Yugoslavie.

À première vue, les résultats du Sommet semblent contradictoires. Les participants ont résolu de rendre les missions de paix plus efficaces avec la création d'une force à réaction rapide dont le mandat serait bien défini. Cette résolution a par la suite été adoptée à l'unanimité par le Conseil de sécurité. La force

serait capable de réagir aux conflits dans n'importe quel pays du monde en l'espace de quelques jours. Cependant, la Déclaration du Millénaire a également prôné «la non-ingérence dans les affaires internes des États».

Comment réconcilier cette incompatibilité?

Pas nécessaire, d'après l'historien Desmond Morton, professeur à l'Institut des Études canadiennes de l'Université McGill, qui prétend que l'ONU adopte des politiques paradoxales depuis fort longtemps. Il a fait valoir que depuis 1989, l'ONU est intervenue dans la politique intérieure des États lors des conflits survenus en Somalie et au Rwanda. Le Professeur Morton qualifie ces contradictions de «tout à fait normales dans la politique de l'ONU», et déplore que «les problèmes complexes du maintien de la paix ressemblent tragiquement aux dilemmes des pays

impérialistes d'il y a cent ans vis à vis le maintien de l'ordre aux frontières de leurs colonies».

«Cybercoopération»: un outil dans la lutte contre la pauvreté

D'emblée, les participants à l'Assemblée étaient conscients du fait que le phénomène de la mondialisation ne concerne pas tous les continents de la même manière. Plutôt que de la condamner de façon intégrale, le Secrétaire Général Kofi Annan a affirmé qu'il fallait la rendre accessible aux pays en voie de développement. Les représentants se sont fixés pour objectif de réduire de moitié le nombre de citoyens vivant dans la pauvreté d'ici à 2015.

Dans un revirement radical de sa politique antérieure de lutte contre la pauvreté, l'ONU mise dorénavant sur l'informatique comme catalyseur. D'après la vision de M. Annan, l'ère d'Internet offre aux pays en développement la chance d'améliorer à pas de géant leur niveau de vie. Le

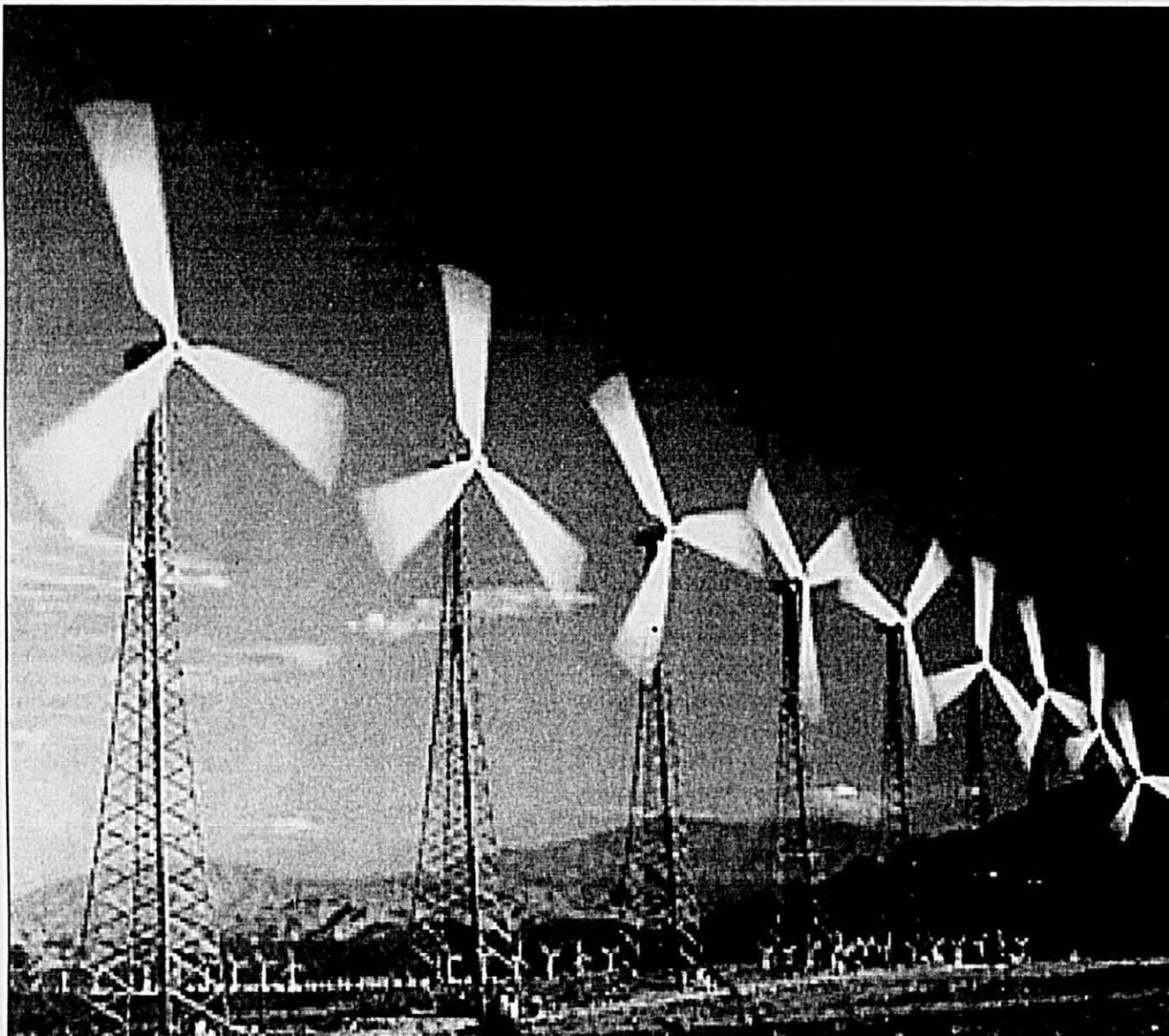


«Nous sommes en train de créer une nouvelle ère pour nos enfants.» - Kofi Annan

Service des technologies de l'information des Nations Unies sera donc chargé de mettre en place des équipes afin de sensibiliser les citoyens du monde entier aux possibilités d'Internet. Ces projets consisterait en la mise en place d'infrastructures informatiques reliant diverses institutions médicaux à travers le monde, tout en assurant ainsi l'échange d'information entre les pays dans le domaine de la santé.

L'idée est bonne, mais elle est envisagée à long terme, mais des problèmes plus urgents empêchent présentement sa mise en œuvre. Les Microsoft et Intel ont beau avoir révolutionné le paysage économique des pays industrialisés, c'est un manque d'eau potable qui engendre la maladie et la mort parmi le tiers de la population mondiale.

Le Professeur Sam Noumoff, du département des Sciences politiques de l'Université McGill, fustige la nouvelle orientation de l'ONU. «C'est ridicule comme idée. L'accès à Internet dans les pays



L'énergie éolienne: un concept dans le vent (tsé comme, t'a pogne-s-tu).

ONU à 55 ans

PAR VERKI MICHAEL TUNTENG

du 6 au 8
rétaire
millénaire»,
» à la pro-

en voie de développement n'affecte aucunement la vie quotidienne de la grande majorité des citoyens». Il prétend que la sécurité des personnes passe avant tout par le respect du droit de vivre, et que l'ONU ne peut se permettre de concevoir des projets à long terme tant que les besoins fondamentaux des personnes n'auront pas été comblés. «C'est un affront à la situation actuelle de ces citoyens».

Ce projet de cybercoopération avancé durant le Sommet n'est d'ailleurs qu'une manifestation de la tendance des pays de l'Occident à mettre l'accent sur l'éducation dans leurs politiques d'aide à l'étranger. À la veille du Sommet, la ministre canadienne de la Coopération internationale, Maria Minna, a annoncé que l'Agence canadienne de développement international (ACDI) qua-

dilapider le patrimoine
nan
de l'informa-
es (UNITeS)
former des
utiliser les
développement
net. Un des
n un réseau
vers centres
nde, facili-

druplera d'ici à 2005 son financement des projets visant à fournir une «éducation de base» aux citoyens du monde en développement.

«Des gens en bonne santé, bien nourris et éduqués sont le fondement même d'une économie prospère et d'un État stable», affirme Mme Minna. «Dans un monde de plus en plus interdépen-

dant, il est dans le meilleur intérêt du Canada de promouvoir la prospérité et la stabilité à l'échelle planétaire».

Développement durable: une question d'énergie

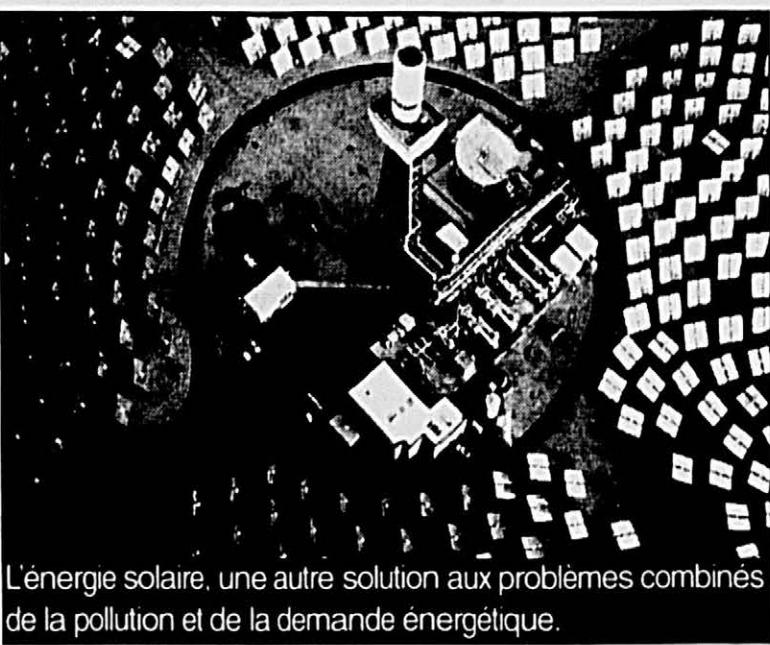
L'ONU a signalé l'urgence d'agir afin d'encourager le développement durable, c'est à dire la croissance économique qui ne menace pas la stabilité environnementale. L'amplification de l'effet de serre a particulièrement inquiété les dirigeants de l'ONU, qui ont déclaré qu'«il nous faut d'urgence prendre des mesures pour garantir que les générations futures pourront vivre des ressources de la planète».

Lors des sommets environnementaux convoqués par l'ONU en 1992 et 1997, les pays industrialisés se sont mis d'accord pour réduire leurs émissions de gaz à effet de serre aux niveaux de 1990 pour l'an 2000. Or, le Sommet a été l'occasion d'apprendre que les émissions du Canada ne cessent d'augmenter — une constatation pour le moins frustrante pour les partisans d'une politique de développement durable.

Le rapport de l'ONU intitulé «Nous, les peuples» le clame haut et fort: «En recourant à des modes de production non viables, nous sommes en train de dilapider le patrimoine de nos enfants».

Les ressources énergétiques sont l'outil principal de l'avancement social et économique. Mais la consommation colossale d'énergie de la part des pays industrialisés ainsi que la croissance économique des pays en voie de développement sème une certaine inquiétude — mais toujours pas assez pour formuler une politique de croissance économique qui respecterait les limites environnementales de la planète.

Au cours de la dernière décennie, plusieurs études scientifiques ont établi un lien entre l'utilisation des combustibles fossiles — le charbon, le carburant, et le gaz naturel — et l'amplification de l'effet de serre, dont les manifestations sont



L'énergie solaire, une autre solution aux problèmes combinés de la pollution et de la demande énergétique.

la hausse du niveau de la mer et les changements climatiques. Le rapport GEO-1, publié par le Programme des Nations Unies pour l'environnement, envisage des augmentations de consommation d'énergie de l'ordre de 100 p. cent pour l'Asie et 77 p. cent pour l'Amérique latine d'ici à 2010. Ces chiffres soulignent la nécessité d'examiner les ressources d'énergie renouvelables.

Aux Caraïbes, l'utilisation des combustibles fossiles est problématique sur le plan économique et environnemental. Une hausse du niveau de la mer pourrait menacer les systèmes d'irrigation des pays des Caraïbes, ainsi que leurs communautés côtières. Mais bien que la plupart de ces pays disposent d'une abondance de ressources d'énergie renouvelables, elles ne sont pas exploitées. Les pays dépendent en grande partie de l'impor-

portation de pétrole pour répondre à leurs besoins.

L'ONU participe à plusieurs initiatives visant à encourager l'utilisation d'énergie renouvelable dans le monde en développement, mais les participants au Sommet reconnaissent toutefois que leurs mesures dans ce dossier jusqu'à présent ont été «insuffisantes, de trop faible envergure ou trop tard».

Le Secrétaire Général Annan a affirmé que l'ONU demeure «la seule organisation mondiale vers laquelle nous pouvons nous tourner». Mais l'une des constatations les plus saillantes de la part des participants au Sommet est que cette organisation ne peut tout faire. La tâche du Secrétaire Général consiste maintenant à mettre en pratique les politiques entérinées dans la Déclaration du Millénaire afin que l'ONU puisse faire face à des défis qui s'annoncent aussi imposants que ceux du dernier demi-siècle. ☐

THANK YOU
UNITeS

Épidémie de «student eating disorder» à McGill

PAR ANNE-MARIE ROLLIN

Depuis le 5 septembre, le trouble d'alimentation le plus fréquent chez les étudiants, le student eating disorder, frappe de plein fouet McGill. Les symptômes principaux sont saut du petit déjeuner, alimentation à base de fast-food, faible consommation de fruits, de légumes et de produits céréaliers, déshydratation avancée en certaines journées particulièrement chargées, gigantesques collations nocturnes, perte ou gain de poids sérieux...

Pourtant, à chaque nouvelle année scolaire, les étudiants se font rappeler les principes fondamentaux de la nutrition. La chanson a malheureusement souvent le même refrain: le Guide alimentaire canadien recommande... C'est sans compter que les avis sont partagés en matière de nutrition, que tout le monde semble avoir son grain de sel à ajouter. Ma tante m'a dit que je devrais manger moins de sucre. Selon Montignac, tu n'as pas le droit de manger des pâtes à la sauce viande ni de manger des patates avec de la viande. J'ai lu à quelque part que les végétariens ne réussissent pas à combler leur manque en protéines. La liste est certes longue.

Moi, j'connais une chanson pour écoeurer le monde...

En cette ère nouvelle, un des meilleurs moyens de changer de refrain et de recevoir de l'information récente et exacte est de naviguer sur Internet, tout particulièrement sur les sites d'organismes reconnus. Au Canada, un site s'impose rapidement en nutrition, tant par son vaste contenu (et en français s'il vous plaît) que par les découvertes intéressantes qu'on peut y faire. Les diététistes du Canada offrent en effet à l'adresse www.dietitians.ca un contenu homogène bien structuré qui va beaucoup plus loin que le Guide alimentaire canadien: une myriade de textes écrits par des professionnels, de jeux questionnaires pour tester ses connaissances, de trucs et de conseils pratiques ainsi qu'une liste élaborée de questions/réponses qui permettent de voir clair parmi tous les mythes nutritionnels.

Des mythes obsolètes

Ici, ne vous sont présentées que quelques-unes des petites perles d'information que contient ce site ouïe. Celles-ci nous permettront, une fois pour toutes, de faire le point sur la nutrition et, surtout, de générer du changement positif dans notre alimentation d'étudiants.

Tout d'abord, certains mythes alimentaires circulent depuis fort longtemps même s'ils ne sont pas porteurs de vérité. C'est le cas notamment de cette croyance populaire des plus répandues chez les étudiants aux poches vides (ou trouées, qui sait) qui apprennent à subvenir par eux-mêmes à leurs besoins primaires: «Les aliments nutritifs sont plus chers». Les diététistes canadiens soutiennent toutefois que, parmi les aliments les plus économiques, plusieurs sont également les plus nutritifs, entre autres le pain, les céréales, les pâtes, les fèves au lard, les piments rouges, les fruits et les légumes. Tous ces exemples sont faibles en gras et contiennent des glucides complexes ainsi que des fibres alimentaires en quantité.

«Grignoter entre les repas est mauvais pour la santé» est un deuxième mythe bien ancré dans les mentalités. Contrairement à ce que vous avez pu entendre, le fait de manger plusieurs petits repas au cours de la journée augmente l'activité du métabolisme, permet de se sentir plus énergique et facilite le contrôle du poids. Il va de soi qu'il convient malgré tout de sélectionner attentivement ses collations. Les diététistes nous rappellent à l'ordre en affirmant que «la variété et la modération sont de rigueur»¹. Les fruits, les légumes, le yogourt, les muffins et les biscuits à faible teneur en gras font partie des aliments à privilégier quand on a le goût d'un petit snack.

Le troisième et dernier mythe ici remis en cause est celui concernant le sucre. Est-il vrai de penser que le sucre est une cause principale de certains problèmes de santé? Mis à part la santé dentaire, rien ne porte à croire qu'une consommation modérée de sucre peut entraîner des troubles de santé, que ce soit l'obésité, les maladies du cœur, le diabète, le cancer, voire même l'hyperactivité chez les jeunes enfants. Ainsi, les aliments sucrés peuvent faire partie intégrante d'une alimentation saine et équilibrée.

Ceci nous amène à parler d'un autre cheval de bataille important des diététistes canadiens. Il n'y a pas de «bons» ni de «mauvais» aliments. Dans le passé, cette conception erronée influençait les habitudes alimentaires. Les temps ont cependant changé. Aujourd'hui, le concept de ration alimentaire totale occupe une place centrale en ce qui a trait à une saine nutrition. En d'autres mots, cela signifie que tous les aliments peuvent être consommés, car ils ne sont ni bons ni mauvais. Nos choix doivent toutefois faire preuve de modération, de variété et d'écoute de nos besoins individuels. Longue vie donc à la pizza ou la poutine de fin de soirée ou encore aux desserts succulents de notre grand-mère!

Les étudiants de McGill ont maintenant quelques trucs en main pour ralentir la propagation de l'épidémie de student eating disorder qui sévit alors que la mi-session approche à grands pas... ☺

Mozus de bouche cousue, on tourne!

PAR JOSÉE POIRIER

Certaines personnes sont passives, d'autres ambitieuses. D'autres encore, comme Gavin Heffernan, décidées. Décidées à poursuivre leurs rêves.

Gavin est un type qui, en arrivant à McGill, a entrepris de transcrire son expérience de première année d'université dans le langage qui lui sied le mieux: le cinéma. C'est ainsi qu'est né The Steaks, le film dont vous avez probablement déjà entendu parler. Ou sinon peut-être, vous avez déjà remarqué une bande d'étudiants se promener sur le campus avec du matériel de tournage, tout en discutant technique. Car Gavin a peut-être écrit le scénario d'après ses idées et expériences, mais ce projet n'est plus vraiment le sien. Il est devenu celui de près de 200 étudiants mcgillois, de tous les champs d'études, ayant divers intérêts et aptitudes, qui ne se connaissaient même pas il y a à peine quelques mois. Leur dévouement est expliqué par une profonde joie, une envie de vivre, ainsi que le goût, voire le besoin, d'être autre chose que des payeurs de frais de scolarité. Car leur sentiment d'appartenance à McGill va dorénavant bien plus loin que leur numéro étudiant ou l'emblème rouge et blanc.

Aurais-je eu besoin d'être convaincue de la beauté du projet, une séance de tournage aurait suffi à me rendre partisane. Il est fascinant de pouvoir admirer autant de talent et de passion réunis dans un même but. On s'est improvisé comptables, directeur, producteur, maquilleurs, habilleurs, accessoiristes, dessinateurs de décors, éclairagistes, organisateurs, et plus encore. Tous sont de passionnés et passionnantes bénévoles: après plusieurs heures de travail intensif et environ cent-quatre-vingts prises, les comédiens et l'équipe technique trouvaient encore de bonnes raisons «pour en faire une dernière», dans l'humour et la camaraderie. Sur le plateau, chacun émet son opinion et ses idées et met son ingéniosité à profit. Car lorsqu'on a un budget quasi inexistant, chaque parcelle d'aide est franchement appréciée. Ainsi ses ressources financières limitées, Gavin se trouve très fortuné. Il ne cesse de vanter les mérites de l'équipe et de tous ceux qui s'y impliquent; c'est d'ailleurs, de son propre aveu, sa plus grande chance: selon lui, le résultat de la mise en commun des ressources de tous dépasse même ses espérances à lui.

C'est d'abord l'esprit des membres de l'équipe qui fait de ce film un événement en lui-même. Le long métrage, malgré son excellence, n'est pas la réalisation majeure du projet et c'est plutôt la fantastique collaboration et l'implication de tous les membres du groupe qui émerveille.

Nos études ne nous offrent pas beaucoup d'occasions d'avoir un sentiment d'accomplissement personnel. Chanceux sont ceux qui trouvent comment. Pour l'équipe de The Steaks, c'est fait: début novembre, leur bébé sera enfin présenté pour la première fois, après des mois de labeur. Ce ne fut pas facile (et ça ne l'est toujours pas): il a fallu s'armer de persévérance. Car l'administration de McGill n'offre que peu de supports aux étudiants pour réaliser des projets parascolaires d'envergure. Les associations étudiantes sont peut-être là pour notre plaisir et divertissement, mais le manque de ressources et la bureaucratie en essoufflent plus d'une. Les étudiants doivent donc innover et persévérer pour poursuivre leurs buts, leurs rêves.

Le film The Steaks est impressionnant sur plusieurs plans. C'est un projet artistique admirable qui, en plus, a le mérite d'être l'œuvre d'un réseau d'étudiants. Des gens formidablement talentueux qui rappellent que malgré l'importance des études, la vie sociale et les apprentissages personnels sont les deux vraies priorités actuelles. Et probablement celles de demain, alors qu'on fera un bilan de la vie universitaire. Avec notre diplôme de McGill en poches, de quoi nous souviendrons-nous? De l'énergie dégagée par la réaction d'oxydo-réduction ou de ces merveilleux moments à filmer, chanter, observer, s'intéresser, interroger, s'activer, s'impliquer? Harmonium avait raison de se demander « où est allé tout ce monde qui avait quelque chose à raconter. » Ne me dites pas que vous n'avez plus rien à dire. Ce n'est pas bien de se mentir. ☺

Franz, amour sur fenêtre fermée

PAR ÉVANGÉLINE FAUCHER

Dimanche soir, l'Ex-Centris, je retourne voir ce film, encore une fois. Je suis en retard, la séance, déjà, est commencée, il fait noir, je ne le vois pas encore, mais déjà, avant d'ouvrir la porte, j'entends sa voix; c'est lui, c'est Franz.

Les voix, toujours les voix, celle, émouvante, si douce, désespérée de Franz (Malik Zidi), celle, au souffle court, vide, qui sonne creux et soudain éclate, autoritaire et cinglante, de Léopold (Bernard Giraudeau); puis, plus tard, celle, naïve à faire hurler, d'Anna (Ludivine Sagnier); enfin, celle, étrange et fascinante de Vera (Anna Thompson). Elles sont là, les voix, omniprésentes, elles nous guident tout au long de ce film qu'il faut d'abord voir pour pouvoir l'entendre. Rien d'étonnant à cela, Gouttes d'eau sur pierres brûlantes de François Ozon (Sitcom, Les amants criminels) fut d'abord une pièce, une œuvre de jeunesse écrite à 19 ans par le réalisateur allemand R. W. Fassbinder. Une pièce donc, d'abord et avant tout, des dialogues.

Des dialogues et des hommes. Deux hommes. Léopold, quinquagénaire et viveur; Franz, tout juste 20 ans, qui avait cru, jusque-là, que le bonheur se résumait à une vie paisible auprès d'Anna, à des rêves d'avenir. Auprès de l'Homme, rencontré au hasard d'une rue, Franz connaîtra la passion, le bonheur véritable qui ne dure qu'un instant mais qui marque à jamais, pour toujours, jusqu'à la mort. Franz emménage chez Léopold, celui qui « prend si peu de plaisir aux choses. » Alors, rapidement, à l'attrait de la nouveauté, à la tentation irrésistible de la chair, succède l'ennui quotidien des mille petites vicissitudes de la vie: les lourdes chaussures qui frappent si forts sur le parquet, le paquet de cigarettes déjà vide, les petits maux ici et là et surtout l'amour, celui de Franz, encore, toujours, si lourd pour l'autre, celui qui n'aime plus. Une semaine où Léopold voyage pour affaires, Anna revient à Franz, elle le sauva, ils partiront ensemble, il oubliera, il doit oublier, mais juste avant le départ, Léopold revient; ils ne partiront pas. On sonne à la porte, c'est cette étonnante inconnue à l'accent étranger qui, pour la troisième fois se présente chez Léopold: c'est Vera, la vieille copine, celle (celui!) qui se les est fait couper à Casablanca... par amour, pour lui, de Léopold, encore, toujours.

Si le film d'Ozon reprend la division en cinq actes de la pièce de Fassbinder, il se divise surtout en deux grandes parties: l'avant et l'après arrivée des deux femmes. L'avant est irréprochable: des dialogues succulents où chacune des paroles, chacune de ces petites gouttes d'eau sont, bien au-delà de la représentation des tumultes d'une aventure homosexuelle, celle de la vie à deux, toute simple, toute nue, toute crue. Quant à l'après, il réglera, par moments, les amateurs de comédies absurdes et, s'il a l'avantage

d'ajouter une dimension tragi-comique à l'action, sa bouffonnerie désemperera peut-être ceux qui, comme Franz, Anna et Vera voudraient que l'amour ne soit que l'amour.

Cependant, cette ironie demeure un choix esthétique d'Ozon qui, reprochant au cinéma français contemporain son parti-pris réaliste, a voulu renouer avec un cinéma qui, comme celui des années 70, était empreint d'une visée sociale s'exprimant par un certain symbolisme et une prise de distance face à la réalité. C'est d'ailleurs dans ces mêmes années 70 qu'Ozon choisit de situer l'anecdote de son film, d'abord pour des raisons de crédibilité – l'histoire de Fassbinder se déroulait dans les années 50 – mais également parce que, esthétiquement, il lui plaisait de reproduire cette époque, ce qu'il réussit d'ailleurs avec brio. Cependant, pour ces mêmes raisons de crédibilité, il aurait peut-être été préférable de transposer l'histoire en France. Car ces acteurs français, avec leurs expressions, mimiques et réactions souvent si typiquement hexagonales ne s'accordent pas toujours avec les décors; le saucisson, le vin et la baguette leur sembleraient plus naturels que la saucisse, la bière et le pain de seigle. Cela dit, les mélodies chantées en allemand et surtout celle magnifique, Traüme, interprétée par Françoise Hardi, baignent le film d'une douceur et d'un charme certains.

Il y a la musique, les mots, les mots qui tournent, rai-sonnent, ces répliques qui se répondent avec une justesse qu'il convient ici de qualifier d'exceptionnelle; puis, il y a les images. Des images simples, mais fortes, qui étoudis-sent comme lors de cette scène où Léopold, interrogeant Franz, l'hypnotisant, tourne autour de sa proie alors que la caméra reproduit le même mouvement en sens inverse. Il y a aussi cette très belle scène, reproduite deux fois – d'abord entre Léopold et Franz puis entre Franz et Anna – où les personnages, chacun à sa fenêtre, discutent; tout est là, être en couple, c'est être deux, pour être seul. Enfin, une fenêtre, encore, celle sur laquelle Vera s'acharne, cette fenêtre qui ne s'ouvrira pas, la laissant emprisonnée par son amour.

Gouttes d'eau sur pierres brûlantes, un film comme toutes ces petites choses si simples, si vraies dont on oublie parfois qu'elles sont toute la vie, qu'elles ne sont que la vie; un film comme la douleur d'aimer plus que l'on est aimé; un film comme la misère de ces petits mots, de ces petits gestes inutiles, qui sont tou-jours là, de plus en plus là, qui peu à peu prendront toute la place jusqu'au jour où il n'y aura plus de « nous com-mun, mais seulement des diver-gences ».

Gouttes d'eau sur pierres brûlantes, c'est encore la joie gâchée de ce retour attendu, ce retour raté, parce que l'amour, pour certains, ça part comme tout le reste, ça part mieux et plus vite que tout le reste. Car filles ou garçons, hommes ou femmes, je vous entends déjà tous ceux qui, comme moi, pourront dire: « Franz, c'est moi ».



Vous vous ennuyez? Les études sont plus plates que d'habitude? Vous avez envie de vous envoyer en l'air? Alors venez, ce soir on sort!

PAR JONATHAN ARÈS

Café Campus mardi le 12 septembre 2000

Les mardis au Café Campus, bastion de la jungle cégepienne; on se déhanche sur des chansons d'antan et on boit aussi des pichets à des prix tout aussi archaïques (6\$ le pichet). Pendant ces soirées-là, c'est sur Debbie Gibson, les Rita Mitsouko et Europe qu'on s'éclate. La foule, hétéroclite (il y en a qui viennent surtout pour la bière et d'autres pour la musique), aussi jeune qu'elle semble, connaissait la majorité des hymnes des belles années 80, du moins ceux se trouvant sur la piste de danse. Malgré la propension à «trasher» (il y en a même sur la chanson «Video killed the radio stars») et les choix musicaux du DJ parfois douteux, la présence de certaines personnes appartenant à la classe des bizarroïdes (par exemple un assez vieil homme qui tourne sur lui-même) et l'attitude assez curieuse de certains gars, la soirée fut bien agréable. Il est à noter que les thématiques années 60 à 80 et l'an-nées 70 et 80 sont présentées les mardis en rotation avec celle-ci. ☺



Surveillez chaque semaine la chronique Ce soir, on sort qui vous emmènera sur des terrains familiers ou exo-tiques.



Anna, Franz et Vera,
trois amours emmurées

Chaurette: le Mozart du théâtre

PAR RAMI MASSIE

Le rideau se lève. Ou plutôt, il n'y a pas de rideau; la lumière se lève. Quatre femmes, toutes de noir vêtues, quatre femmes à l'habit identique. Assises sur quatre chaises, toutes de noir peintes, quatre chaises tout aussi identiques. Elles ont toutes une assiette en guise de visage, une assiette qu'elles enlèveront dès qu'elles ouvriront la bouche, ou encore une assiette qu'elles enlèveront pour montrer leur arrivée sur scène, une assiette avec qui elles parleront, parfois. Un huis clos sombre, sans décor. Qu'est-ce que je fais là?

Et puis, un déluge de paroles, des paroles musicales soit, mais des paroles qui, au début du moins, ne veulent rien dire. Du théâtre absurde, me dis-je. Qu'est-ce que je fais ici?

Mais on écoute quand même, pour ne pas s'endormir au début, puis pour essayer de comprendre par la suite, et enfin, on écoute parce qu'on veut savoir ce qui se passera, on écoute parce que, au milieu de tout ce semblant de charabia, un sens commence à apparaître, on écoute surtout parce qu'on se rend compte qu'on aime.

Obscur d'abord, *Le petit Köchel*, de Normand Chaurette, se révèle progressivement à nous. Au fur et à mesure que la pièce avance, les morceaux du casse-tête se mettent en place et l'on finit par comprendre ce qui nous semblait, au début, une série de phrases sans queue ni tête et répétées à l'infini. Outre son histoire quelque peu macabre, la pièce se distingue surtout par la variété des thèmes qu'elle aborde. Mais avant de s'envoler sur ces considérations, commençons par résumer la pièce.

Quatre femmes donc, deux soeurs musiciennes, pianistes plus précisément, et deux soeurs musicologues, mécènes des deux premières et à qui appartient la maison où se déroule l'action. Elles adorent toutes Mozart et répètent sans cesse son oeuvre. Celles-ci ont un fils, un fils commun peut-être ou le fils de l'une d'elles, on ne sait plus. Il est enfermé dans la cave et vient de décider, le jour même, de se pendre, à condition que ses mères le mangent. Celles-ci ayant accepté, il leur impose une nouvelle condition, qui va éclairer

toute la pièce d'un sens nouveau. Rajoutons à cela que nous sommes le soir de l'Halloween, qu'une odeur nauséabonde sort de la cave, que la scène est très peu éclairée, que les jumelles Heifetz viennent

et Christiane Pasquier, qui n'en sont pas à leurs débuts, tant au théâtre qu'au cinéma, personnifient les deux couples de soeur. Quant à Denis Marleau, le metteur en scène, sa deuxième collaboration avec

Köchel, les mots, les phrases sont sans cesse répétés, «à l'image des segments d'une œuvre musicale, répétée par des musiciens». Une certaine sonate en si bémol revient souvent dans le dialogue, nous rappelant que Mozart n'a écrit qu'une seule sonate en si bémol pour clavier... à quatre mains. D'ailleurs, le titre de la pièce est celui d'un des plus grands recueils de la musique, celui de la compilation et du classement de l'ensemble des œuvres de Mozart, réalisé au début du XIXe siècle par un certain Chevalier de Köchel.

Puis cet enfant qu'on ne voit jamais, qui est-il? De qui est-il? Cet enfant cannibal dont elles veulent se débarrasser à un tel point qu'elles sont prêtes à le manger pour le voir pendu. Cet enfant refoulé à la cave, nié, cet enfant dont elles ont honte et qui nuit à leur carrière musicale. Cet enfant secret, cet enfant-secret, ce secret qu'elles appellent notre enfant, qui est-il vraiment, ou plutôt qu'est-il vraiment?

Et puis, que leur impose-t-il finalement? Pourquoi l'une des actrices se met-elle à corriger l'autre, à lui souffler son texte? Pourquoi tous ces mots si souvent répétés? Car la répétition est partout, même dans le salut final des actrices. Celles-ci ne font que tourner autour du décor au lieu de sortir de la scène. La répétition dans l'art, la répétition de l'art, la répétition pour l'art, où Chaurette veut-il en venir?

Que de questions! On sort de cette pièce la tête remplie, repensant sans cesse à ces dialogues qui, peu à peu, commencent à avoir une certaine signification, à ces répétitions qui ne nous paraissent plus désormais aussi vides de sens, à cette pièce qui, à défaut de nous avoir séduits pendant un peu plus d'une heure, a su au moins nous faire réfléchir. ☐

Le Petit Köchel, de Normand Chaurette, mis en scène par Denis Marleau, une création du Théâtre UBU, au Théâtre d'Aujourd'hui du 12 au 30 septembre 2000.



Le Petit Köchel: une mise en scène minimalist

de disparaître: la table est mise.

Ce qui frappe particulièrement, c'est d'abord le grand nombre de sujets dont traite l'auteur en si peu de temps. Normand Chaurette nous transporte de la musique au cannibalisme en passant par la maternité, la psychanalyse, l'art en général et surtout, surtout la répétition, tout cela en moins de soixante-quinze minutes.

Le tout est joué avec un ton sobre qui convient parfaitement à l'humour générale de la pièce. Quatre actrices: Louise Bombardier, Louise Laprade, Ginette Morin

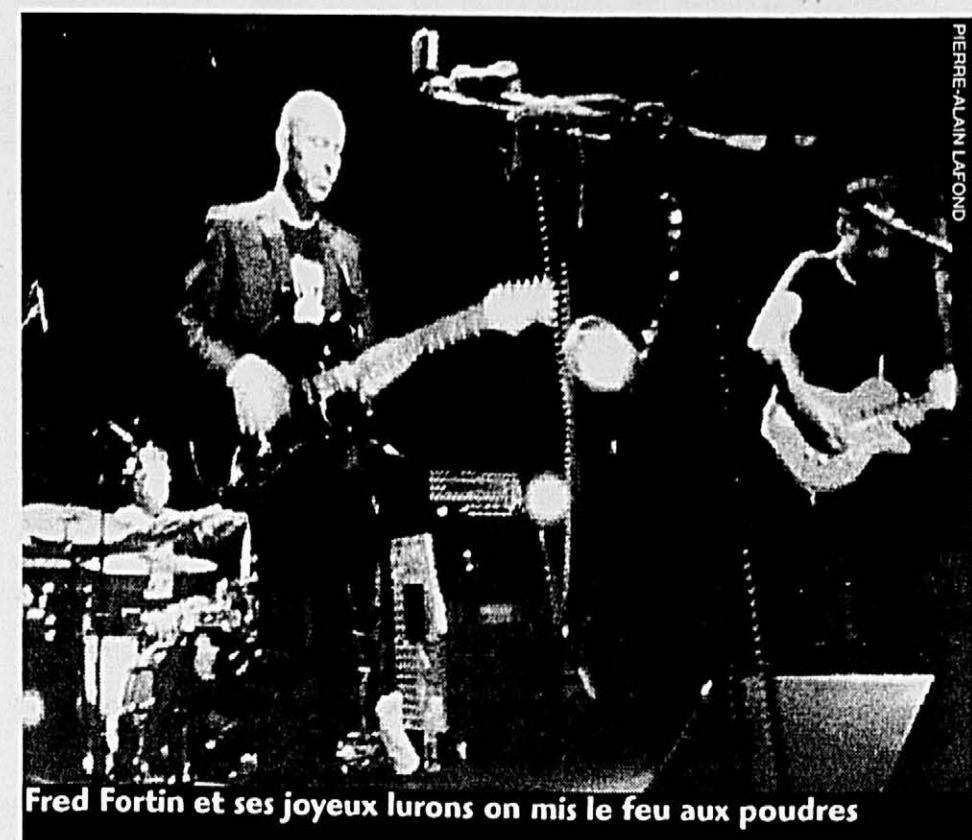
Chaurette est encore plus réussie que la première, *Le passage de l'Indiana*, comme en témoigne d'ailleurs le succès que la production a eu lors du dernier festival d'Avignon, ainsi que l'accueil que lui a réservé le public français. Le jeu des actrices, leurs mouvements et les différentes attitudes corporelles qu'elles adoptent sur leur chaise complètent une mise en scène minimalist.

La pièce est construite telle une mélodie avec les mots comme seule musique. Comme Chaurette le faisait lui-même remarquer à Gilles Costaz, dans *Le petit*

Vendredi, 20h30, Cabaret

PAR NICHOLAS TOUKAN

Lors de la première partie du spectacle de Fred Fortin au Cabaret, le 15 septembre dernier, un petit groupe de bars saguenayen repoussa la limite supérieure de la musique country. En d'autres mots, leurs pièces, des «remakes» country de chansons à la «Ne manquez pas cette offre limitée bourrée de succès mémorables, conçue pour vous rappeler votre âge!» qui ponctuent trop souvent nos programmes télévisés, sonnaient toutes plus ou moins pareilles. Toutefois, leur chanteur principal était plein de vigueur et ces troubadours en jeans serrés ne sont pas restés assez longtemps pour être lassants. De plus, le père de Fred, Noël Fortin, figurait parmi les rangs de ces joyeux lurons au goût douteux. Bien que faisant contraste avec eux, avec sa tenue sévère et disciplinée, sa présence ajoutait au spectacle une dimension sentimentale. Sans trop temporiser, l'attraction principale se mit à torturer ses instruments et, dès les premiers accords dissonants, une sensation qui ne pourrait être comparée qu'au plaisir malsain que l'on ressent en s'enfonçant un cure-oreille dans le conduit auditif se propagea dans le public. Là, devant une foule qui l'accueillait comme un vieil ami, Fred Fortin et les talentueux musiciens qu'il rassemblait pour le spectacle se tortillaient vigoureusement en nous interprétant des pièces tirées de leur dernier album intitulé *Le plancher des vaches*. Il y avait aussi des succès souvenirs, maints rappels et des bonus-surprises, dont un acte père-fils (la mère était gênée cette soirée-là) et nul autre que Mononc' Serge qui, au troisième rappel, est venu chanter «Le scatologique Gaspard.» Mêmes des engins dissuasifs, tel un appareil branché à un microphone qui créait un son particulièrement irritant (plus on criait fort, plus le son était intense), n'ont pu apaiser la foule qui en voulait encore. Ah! Qu'elle est belle cette musique qui, en environ deux heures, a pu transformer une centaine de personnes bien équilibrées en masochistes sans honte. ☐



Fred Fortin et ses joyeux lurons on mis le feu aux poudres

«En même temps, il doit y avoir quelque chose...»

Réflexions et critique sur l'air de *Perfume de Gardenias*

PAR DOMINIC CÔTÉ

Silencio...un danseur s'avance. Il se cache le visage, évite de croiser le regard de l'auditoire. Il ne porte ni costume, ni accessoire, mais est plutôt vêtu comme pourrait l'être un spectateur. Il se dirige vers une chaise située au devant de la scène et soudainement s'y effondre. À ce moment, retentissent des applaudissements...une danseuse apparaît derrière, pendant que l'homme assis se contorsionne en grimaçant, le regard hagard, puis disparaît avec sa chaise. Voilà le premier tableau de *Perfume de Gardenias*.

Après la représentation, on propose la réflexion suivante à José Navas, chorégraphe ainsi que l'un des interprètes de cette production: «Cette pièce est choquante, parfois difficile à comprendre... c'est pourquoi l'on essaie de trouver un sens à ce que l'on voit. On l'intellectualise» et Navas de répondre: «En même temps, il doit y avoir quelque chose...». C'est donc qu'en fait, le chorégraphe est bien conscient du message qu'il veut transmettre, ou du moins des pistes qu'il lance, pour nous amener à plonger dans son univers de mouvements et de formes, vers une interprétation et une exploration de sa signification.

Ainsi, si on réfléchit à la première

est prétexte à une réflexion sur la place qu'occupe le corps et la sexualité dans la société. Évidemment, il s'agit d'un thème maintes fois abordé dans le monde de la danse. Ici, cette exploration est appuyée aussi par un monologue en voix off entremêlée à une musique techno quelques fois grinçante qui nous éclairera sur le dessein de la pièce...si on peut seulement en percer l'accent british. «Don't touch, don't ask many questions...» dit-on, alors que sur scène six corps nus nous sont exposés. Le torse, l'épaule et le ventre d'un danseur sont ensuite présentés, comme si le chorégraphe déclarait: «Voici un corps, voyez-le! Voyez aussi comment je puis articuler ces six corps d'une façon nouvelle dans un

retrouve souvent dans notre monde.

Cette crudité fera par contre place à une indicible beauté. De temps à autre, le regard portera derrière les vitres semi-transparentes en un va-et-vient incessant entre l'action se déroulant au premier plan et celle se déroulant derrière ces vitres. Cet au-delà donne lieu à une conversation gestuelle plus douce, sensuelle, détendue et poétique où des trames métaphoriques se développent. Il laisse aussi percer une pointe d'humour au parfum piquant d'intelligence. La finesse de l'imaginaire poétique se dévoilera particulièrement dans la dernière scène où deux hommes entremêlent leurs corps pour ne finalement former qu'une seule image mouvante et dynamique...d'une superbe sensualité! On nous propose donc ici une réinvention de la relation au corps et de notre vision de la sexualité.

Plus généralement, la pièce aborde le thème de la participation et de l'exclusion. Rarement pouvons nous voir une danse à six. Le groupe est subdivisé, tour à tour en solos et duos se superposant sur l'ensemble. À un certain moment, l'une des interprètes se trouve exclue et semble incapable de suivre le rythme imposé par les autres; elle même un pantin qui ne peut se mouvoir sans force ex-machina. Le mouvement est confronté à l'immobilité. On pourrait y voir une métaphore de notre société où chacun danse à son propre rythme et où quelquefois certains ne dansent plus du tout.

En terminant, il ne faudrait pas oublier que cette danse doit être admirée pour elle-même, c'est-à-dire pour la beauté du mouvement, la fluidité des enchaînements, les contrastes et le dynamisme qu'elle dégage. Le spectacle présenté par la compagnie Flak ne met pas en scène qu'un danseur vedette flanqué d'acolytes, comme la couverture médiatique pourrait le laisser croire, mais plutôt un effort collectif. Reste que Manuel Alfonso Perez étonne par sa présence; Novas a su parier sur les liens qui l'unissent à Maria Ines Villasmil, faisant de cette paire un élément intéressant de cette performance. Il a aussi inclu à sa formation deux jeunes danseuses montréalaises qui, si elles ont encore à gagner en présence et en assurance, contribuent à cette brise de fraîcheur qu'amène *Perfume de Gardenias*. Sans contredit un événement à découvrir! ☩

Perfume de Gardenias est présenté à 20h00 jusqu'au 23 septembre 2000 à l'Agora de la danse; 840 rue Cherrier, métro Sherbrooke. Billet étudiant: 14\$; forfaits disponibles. Informations: (514) 525-1500.

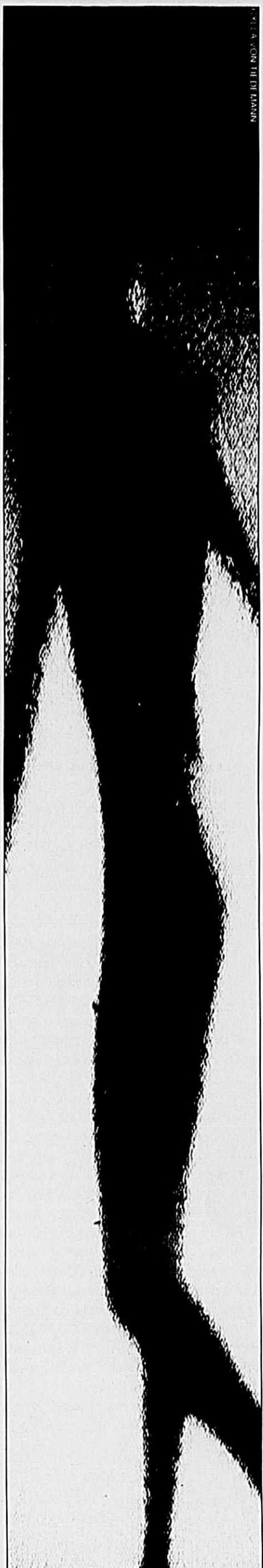


les interprètes de la compagnie »FLAK

scène, on pourrait voir dans l'homme assis une mise en abîme du spectateur, observateur statique se cachant dans le noir où il est cloué sur sa chaise. Le chorégraphe voudrait-il exprimer une frustration vis-à-vis l'incompréhension du public en général par rapport à son art? Sans doute se dresse-t-il contre sa réception passive... Glissons-nous donc plus au cœur de l'oeuvre.

Les spectateurs sont rapidement confrontés à la nudité des danseurs dont on comprend, en creusant plus loin, qu'elle

espace scénique.» Les danseurs, miroirs du public, observent également cette nudité qui se déploie. Impossible de manquer le propos: le corps nous est présenté dans toute sa liberté, avec une certaine froideur, sans évitement. Plus tard encore, la voix off revient pour débiter un texte qui pourrait défiler sur l'écran d'un chat osé ou être celui d'une petite annonce: «I'll give you a nice slow blowjob. Friendly and discrete...». Voilà un étalement d'une sexualité et d'une exploitation du corps telle qu'on les



Cette semaine

Jean-François

 se prend pour un columnist

*La performance de McGill :
 qui vivra verra...*

Luc Vinet, Directeur-adjoint aux affaires académiques, a annoncé vendredi dernier le « Contrat de performance » de McGill. Il s'agit des objectifs que l'Université devra atteindre au cours des prochaines années, lesquels seront évalués par le Ministère de l'Éducation du Québec. Le « Contrat de performance » s'inscrit dans la réforme de l'éducation proposée par le ministre François Legault. En voici les grandes lignes; les phrases en italique sont des commentaires qui, jusqu'à présent, ne sont pas sanctionnés par l'Université McGill.

1. Soutenir la performance remarquable des professeurs, dans leur quête des subventions nécessaires à leurs recherches. Promouvoir le programme « Work Study », qui permet aux étudiants de trouver un boulot lié aux études, et qui fournit aux professeurs une main d'œuvre pertinente et BON MARCHÉ.

2. Repêcher 25% des nouveaux étudiants dans des pays étrangers. Négocier avec le gouvernement du Québec une hausse des subventions pour les droits de scolarité des étudiants étrangers, afin de les rendre plus acceptables. Il faut cependant noter que le but de cette résolution est précisément de réduire les subventions gouvernementales...

3. Augmenter le nombre de professeurs de 1230 à 1450. Doubler le nombre de professeurs. Autrement, les rencontrer demeurera un défi digne des cabales mystiques.

4. Améliorer la ration étudiants/professeurs à 20/1. Voir le commentaire précédent.

5. Augmenter le nombre d'étudiants à temps plein, au premier comme au deuxième cycle. Augmenter le nombre de locaux disponibles, histoire d'éviter les crampes reliées à ces cours où les étudiants doivent s'asseoir par terre, faute de place.

6. Augmenter d'ici dix ans le nombre de cours enseignés par les facultés régulières de 68 à 75 pourcents. Les économies à long terme. Dans la même optique que les fusions municipales.

7. Maintenir les standards d'admission à McGill, qui comptent parmi les plus élevés au pays. L'éternel compromis entre les subventions par tête de pipe, et la qualité de ces dites têtes.

8. Développer un système permettant aux étudiants de rendre compte au personnel de l'Université leur expérience à McGill, et ce de l'admission à la graduation. Encourager les tribunes étudiantes telles que le Délit, et cesser d'utiliser le numéro matricule comme code de personnalisation omnipotent.

9. Construire une nouvelle résidence étudiante. Ériger des gratte-ciel dans le « McGill Ghetto », ou établir un campement sur le Mont-Royal.

10. Tenter d'établir un lien concrèt entre les bibliothèques de McGill et les autres bibliothèques universitaires de Montréal. Remettre à jour les collections de McGill, peut-être avec l'aide des autres universités.

11. Augmenter l'aide financière aux étudiants gradués, par l'embauche de plus de chargés de cours et par une bonification du système de bourses. Permettre aux étudiants d'arriver à la graduation avec un fardeau d'endettement moins élevé, en aidant les étudiants de premier cycle par des mesures semblables à celles mentionnées dans la phrase précédente.

12. Parvenir au déficit zéro d'ici 2002-2003. Oublier les résolutions précédentes, ou demander une faveur particulière au chancelier Dick Pound et à la Banque Royale, ou encore organiser un grand bazar étudiant sur le campus.

Ces douze objectifs, et quelques autres, seront normalement officialisés par le gouvernement du Québec d'ici les prochaines semaines.

Source: Dateline McGill

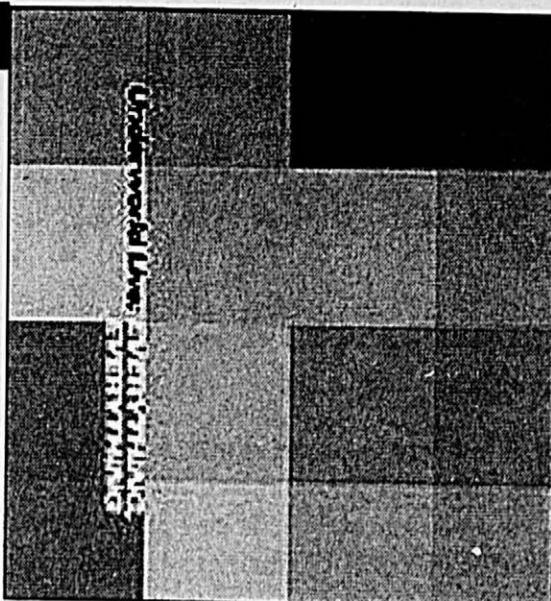
Jean-François Simard

CRITIQUE DC

Underworld

Everything Everything (V2/BMG)

Le choix d'un disque se fait quelquefois en fonction de l'apparence de celui-ci. On encourt alors le risque que le contenu ne soit pas à la hauteur du contenant. Pour ce qui est de Everything Everything, la musique est d'autant meilleure que le laisse présager son emballage très design. Sur ce disque enregistré à l'occasion de leur dernière tournée, Underworld, connu surtout pour Born Slippy (NUXX), LA chanson de Trainspotting, a réussi avec brio à livrer des pièces de musique électronique, exercice très difficile étant donné la nature des instruments. C'est avec des versions modifiées mais non méconnues de leurs grands succès, ainsi que la présence non-abusive de la foule, que le trio anglais nous transporte littéralement au milieu de celle-ci. Un seul bémol, le nombre peu élevé de pièces, ainsi que leur longueur (75 minutes pour huit chansons). Mais vaut mieux un seul disque concentré et dense, que deux où on allonge la sauce. Belle façon de faire le point sur une carrière, surtout après le départ du DJ Darren Emerson, qui fait maintenant carrière solo. Spectaculaire.



Concours
doctorockbud
Budweiser.com



A gagner :

Des bourses
 d'études, dont
 une année de
 frais de scolarité*
 payés à
 l'université
 de ton choix
 et de nombreux CD
 chaque semaine.

En collaboration avec



Inscription :

www.doctorockbud.com

Aucun achat requis. 18 ans et plus. Pour remporter une bourse d'études, les participants devront être inscrits à la session d'automne 2000 et (ou) d'hiver 2001 dans un programme postcollégial du Québec. Règlement sur le site Web. *Maximum de 40 000 \$ CA.